

## CANDIDATS

MM. F.-Elz. Tremblay, A. Huard, D. Tessier, A. Thibault, J. Gauthier, T. Bouliane, E. Thibault, P. Bluteau, R. Delisle.

## ASPIRANTS

MM. A. Dufour, N. Bergeron, G. Boudreault, E. Allard, A. Leclerc, F.-X. Allard, E. Tremblay, E. Duchesne, Ad. Tremblay, J.-B. Martel, N. Gagné, D. Fraser, Ths Duperré, E. O'Brien, L. Boily, Es Talbot, L. Lacombe, Chs Simard, D. Villeneuve.

EUGÈNE BELLAY,  
Élève de Belles-Lettres.

## DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. ULDÉRIC TREMBLAY, A LA SÉANCE ACADÉMIQUE  
DU 24 JANVIER 1894

Monseigneur,

Mesdames et Messieurs,

L'Académie Saint-François de Sales aime à convoquer, plusieurs fois l'an, ses membres en public, pour leur faire part du résultat de ses travaux et conférer des honneurs à ceux qui s'en montrent dignes. Par là, elle veut encourager le travail, récompenser le succès, et répandre parmi les élèves une émulation salutaire. En venant, ce soir, remplir son office accoutumé, elle espère exciter votre intérêt pour les travaux auxquels elle se livre.

Un usage immémorial veut, paraît-il, que la séance académique s'ouvre par un discours du président. Puisque l'on a bien voulu me faire l'honneur de m'élever à cette dignité, il me faut nécessairement suivre l'exemple de mes prédécesseurs. Cependant, comme les sujets de discours sont nombreux et variés, je me trouvais un peu embarrassé lorsqu'il s'est agi d'en choisir un ; mais je me suis dit : Pourquoi ne parlerais-je pas de l'Académie Française ? C'est un sujet qui en vaut bien un autre, et de plus il me fournira l'occasion de faire certains rapprochements entre cette illustre institution et notre modeste Société, qui lui ressemble au moins par le but à atteindre. Et voilà pourquoi je me propose de parler de l'Académie Française.

Pour trouver l'origine de cette remarquable institution, il faut remonter aux jours du roi Louis XIII, alors que les lettres commençaient d'être en honneur et que le bel esprit, comme on disait dans le temps, avait envahi la Cour. Une humble société de littérateurs plus ou moins estimés, que convoquait chez lui Valentin Corrar, fut le germe de l'Académie Française. Dans ces assemblées primitives où

régnait l'ordre, la politesse, l'élégance, on causait des affaires du temps ; on devisait art, poésie, littérature, on discutait le mérite des nouveaux ouvrages et des moyens de perfectionner la langue, puis on se séparait, emportant, parfois, une pensée neuve que l'on se proposait de communiquer au public sous forme de volume. Ces assemblées ne manquèrent pas d'attirer bientôt les regards d'un puissant ministre. Arnand, cardinal de Richelieu, pour m'exprimer suivant la pensée de Fénelon, changeait alors la face de l'Europe, et recueillant le fruit des guerres civiles qui avaient bouleversé le royaume, il jetait les fondements d'une puissance supérieure à toutes les autres. Au milieu des travaux qui semblaient absorber son activité, au milieu des soins de la guerre, de l'administration, de la diplomatie, et des inquiétudes que lui causait une cour orageuse, il trouvait encore du temps à consacrer aux loisirs des arts de la paix, et se délassait par le doux charme de l'éloquence et de la poésie. Écrivain et orateur, il fut, pour les lettres, les sciences et les arts, un protecteur éclairé et magnifique, un nouveau Mécène. Il reçut sous son égide l'Académie naissante, et la constitua en société publique, aplanissant toutes les difficultés survenues à ses débuts, lui inculquant même l'excellent esprit qui la distinguait alors, et qu'elle a plus ou moins conservé jusqu'à nos jours. On peut donc dire que Richelieu est le véritable fondateur de l'Académie ; sans lui, l'une des plus belles institutions dont s'honore la France n'eût probablement jamais existé.

Placée dès les premiers temps de son existence à la tête du mouvement littéraire, qu'elle n'a pas cessé de diriger depuis, l'Académie dut être en butte à bien des critiques acerbes ; mais le flot des épigrammes qui l'assaillirent vint se briser contre l'innattaquable réputation de ses premiers membres. Parmi ceux-ci, nous reconnaissons Balzac, l'oracle de Rambouillet ; l'illustre Racan, héritier de l'harmonie de Malherbe ; Vaugelas, dont l'oreille fut si délicate pour la pureté de la langue ; Corneille, grand et hardi dans ses caractères, où est marquée une main de maître ; Voiture, toujours accompagné des grâces les plus riantes et les plus légères. On y trouve le mérite et la vertu joints à l'érudition et à la délicatesse, la naissance et les dignités

avec le goût exquis des lettres." L'Académie vit se presser dans son sein l'élite des intelligences, tout ce qu'il y avait de distingué dans la société d'alors : pourpre des cardinaux et des chanceliers, princes de l'Eglise et du sénat, ducs et pairs, ministres et conseillers d'Etat, dépouillant leur grandeur, s'y trouvaient heureusement mêlés à une foule d'excellents auteurs, historiens, poètes, orateurs, philosophes, sans distinction et sans préséance.

Telle est l'histoire abrégée de l'origine de cette illustre *Compagnie des quarante immortels*, dont l'institution semble ouvrir la grande époque littéraire qui devait jeter tant d'éclat. Louis XIV montait sur le trône en un temps où tout semblait admirablement préparé pour les grandes choses qui allaient s'accomplir. Déjà Richelieu avait annoncé cette époque ; il l'avait même préparée en faisant la France une, grande et forte. L'autorité royale, défendue par l'attitude qu'il lui avait fait prendre et par le respect dont il l'avait environnée, put sortir victorieuse des troubles de la Fronde. Le génie et la gloire s'unissaient, ce semble, pour fêter le nouveau règne ; les triomphes de Turenne et de Condé répondaient aux chants inspirés de Corneille, pendant que l'Académie, exerçant une heureuse influence sur la littérature, travaillait à épurer la langue des oracles qu'elle avait contractés. Vaugelas, qui personnifie l'esprit de l'Académie naissante, et que Boileau appelle le plus sage des écrivains de notre langue, Vaugelas avait posé ses principes immortels, et donné, pour la netteté du langage et du style, des règles qui subsisteront sans jamais recevoir de changement, parce qu'elles reposent sur la raison et le bon goût. Désormais, la langue était fixée : les grands écrivains pouvaient venir et lui imprimer le caractère de leur génie. C'est alors que l'on vit se lever le grand Bossuet et le doux Fénelon, le tendre Racine, qui personnifie la poésie ; Boileau, dont la muse railleuse n'eut jamais de pitié ; La Fontaine, autre génie incomparable dans un genre tout différent, La Fontaine "qui est la fleur de l'esprit gaulois avec un parfum d'antiquité." L'Académie, représentée par tous ces grands noms, jouit d'un prestige souverain, relevé encore par la faveur du monarque qui daignait lui-même assister à ses séances. C'était